

Chapitre 9
Du linguiste à l'écrivain :
l'apprentissage de l'outre-langue

On peut opposer le texte, résultat d'un usage ordinaire de la langue, au texte, objet d'art scriptural, « laboratoire langagier » comme l'écrit Jean Peytard :

« Cet objet-produit est considéré comme un lieu de "travail du langage", c'est-à-dire, où l'on peut percevoir et analyser des effets discursifs singuliers. Travail du langage par le scripteur. Mais simultanément scripteur travaillé par le langage. Ecrire est geste actif/passif, qui par ses traces dans le texte signale son travail. Et ce travail met les niveaux et les éléments d'une langue en question(s) (...) La langue est questionnée par les épreuves qu'elle traverse (...) Ce qui apparaît d'abord (...) tout ce qui fait l'étrange du langage dans le texte et dérange nos habitudes perceptives (...) Le texte devenant ce "laboratoire" où le langage est en "expérience" (...) Les mots n'ont plus cours ni valeur ailleurs, d'abord, que dans le texte »¹

En quoi l'écrivain et le linguiste diffèrent-ils donc ?

La linguistique peut-elle apporter quelque chose à l'écrivain et inversement l'écriture artistique peut-elle jouer un rôle dans la

¹ PEYTARD, « Sémiotique du texte littéraire et didactique du F.L.E. », in *Etudes de linguistique appliquées*, 1982, numéro 45, p.95-97.

compréhension des mécanismes de la langue ?

Enfin doit-on considérer comme radicalement différents l'usage ordinaire et l'usage artistique du langage ?

I. LE TERME DE TEXTE

Peu de termes ont eu un sort aussi glorieux au vingtième siècle et tout particulièrement dans les années soixante.

Renée Balibar² tente de faire l'histoire du français *texte*. Au XII^e siècle dans l'Occident européen, *textus* est associé à *tiste* qui désigne la forme écrite d'un parler roman pratiqué par les clercs. Il désigne l'écriture sainte et connote le pouvoir d'une catégorie sociale qui détient l'écriture. *Texte* apparaît vers 1245. Le terme est ensuite annexé par les juristes avant de signifier le passage d'un livre que l'on cite (attesté par les dictionnaires dès 1636). Puis on voit paraître des livres de textes (recueils de morceaux choisis, surtout à caractère littéraire, mais pas seulement).

Dans son numéro 19 intitulé « Le tour du texte », la revue québécoise *Urgences* tente d'établir une liste des termes composés avec « texte ». Ils en recensent au moins soixante seize !

C'est à **Julia Kristeva** (1966-67) qu'est attribuée la première apparition du terme pour désigner quelque chose qui dépasse le simple usage ordinaire de la langue.

« Nous définissons le texte comme un appareil translinguistique qui redistribue l'ordre de la langue³. »

Après **Kristeva**, dans leurs tentatives pour définir les

² BALIBAR Renée, « Les textes français » in *Revue des sciences humaines*, Université de Lille III, 1979, 2, p.11-12.

³ KRISTEVA Julia, *Semeiotiké. Recherches pour une sémanalyse*. Coll. « Tel Quel », Paris, Seuil, 1969, p.113.

mécanismes du « Texte » entendu comme un objet d'art langagier, Bakhtine, Todorov, Barthes et Ricardou, eux aussi, affirment, chacun à leur manière, que le texte poétique relève d'un travail spécifique par rapport à la langue. Écoutons-les :

Todorov :

« La notion de texte ne se situe pas sur le même plan que celle de la phrase. En ce sens, le texte doit être distingué du paragraphe. Le texte peut coïncider avec une phrase comme avec un livre entier. Il constitue un système qu'il ne faut pas identifier avec le système linguistique mais mettre en relation avec lui⁴. »

Bakhtine :

« La poésie a besoin de la langue tout entière, de tous ses aspects et de tous ses éléments et ne reste indifférente à aucune nuance du mot linguistique. Aucun domaine culturel, hormis la poésie n'a besoin de la langue dans sa totalité (...) Ce n'est qu'en poésie que la langue révèle toutes ses possibilités, car les exigences à son égard sont ici maximales.

La création artistique, définie par rapport à son matériau consiste à le surmonter. L'artiste se libère de la langue non par la négation mais par la voie de son perfectionnement immanent⁵. »

Barthes dans un article consacré au « Texte »⁶ paru dans *l'Encyclopaedia Universalis* : « Travail à travers lequel le sujet explore comment la langue le travaille et le défait⁷. »

« Le Texte : ne nous méprenons ni sur ce singulier

⁴ BARTHES, Article « Texte », in *Encyclopaedia Universalis*, p.1014.

⁵ TODOROV T, *Mikhaïl Bakhtine le principe dialogique*, Seuil, 1981, p.105.

⁶ terme en ce cas écrit avec une majuscule et désignant plus un fonctionnement qu'un produit.

⁷ BARTHES, Article « Texte », in *Encyclopaedia Universalis*.

ni sur cette majuscule ; quand nous disons *le Texte* , ce n'est pas pour le diviniser, en faire la déité d'une nouvelle mystique, c'est pour dénoter une masse, un champ, obligeant à une expression partitive, et non numérative : tout ce qu'on peut dire d'une oeuvre, c'est qu'il y a en elle *du Texte* (...) il peut y avoir *du Texte* dans des oeuvres anciennes ; et c'est précisément la présence de ce germe inquantifiable qui oblige à troubler, à dépasser les anciennes divisions de l'Histoire littéraire ; l'une des tâches immédiates, évidentes, de la jeune recherche est de procéder à ces *relevés d'écriture* , à repérer ce qu'il peut y avoir de Texte dans Diderot, dans Chateaubriand, dans Flaubert, dans Gide⁸. »

Ricardou :

« Le texte entendu comme tout écrit dont un ou plusieurs paramètres linguistiques ou graphiques sont l'objet d'une supplémentaire structure formant synergie⁹. »

Bien que tous mettent en jeu un rapport à la langue, on s'aperçoit très vite qu'ils ne s'interrogent pas sur le passage d'une compétence linguistique à une compétence textuelle artistique.

Les termes *d'excès* , de *surplus* , remplacent une analyse théorique des mécanismes transitionnels.

Tout se passe comme s'il y avait rupture de continuité entre deux territoires : celui de la linguistique (qui a donné les grammaires de textes) et celui de la poétique (dont dépendraient les théories de la littérarité ou du texte artistique).

C'est contre cette rupture que je travaille dans le but de

⁸ BARTHES Roland, *Le bruissement de la langue (Essais critiques IV* , Seuil, Paris, 1984, page 101.

⁹ RICARDOU Jean, « La couverture découverte », in *Protée* , 1986, vol. 14, numéro 1-2, Chicoutimi, Canada.

construire, avec quelques autres, une linguistique et une didactique de la production textuelle.

Mais bien que durant un certain temps j'aie moi aussi accepté la distinction que faisait Jean Ricardou entre un écrit et un texte (ce dernier terme était exclusivement réservé pour désigner le texte artistique), j'ai fini par y renoncer. Et pour plusieurs raisons.

Le terme de texte désigne en effet, dans le langage courant, un enchaînement cohérent de phrases.

Quand on a un objectif didactique large, il semble difficile de commencer par interdire l'acception courante d'un terme fréquemment utilisé. On court le risque d'être d'emblée accusé de terrorisme théorique et, ce qui est plus gênant, on ne pourra pas vraiment empêcher la contamination du sens restreint par le sens commun. Il est des luttes qu'il vaut mieux ne pas entreprendre...

Evidemment si la théorie avait dû en souffrir, j'aurais persévéré.

Or ce fut tout le contraire qui arriva : quand j'ai abordé le *texte* comme élément d'un processus de production, j'ai découvert des raisons théoriques de conserver le sens large du terme.

D'abord beaucoup de recherches théoriques portaient sur le texte dans son acception la plus répandue : les « grammaires de textes », la pragmatique, la psychologie cognitive utilisaient toutes le terme de « texte » pour désigner le produit d'un usage ordinaire du langage.

Ensuite, je me suis aperçue que le maintien de l'acception large permettait de penser un élément important sur le plan didactique : le passage continu sans rupture depuis un usage ordinaire jusqu'à un usage artistique de l'écrit. Ainsi ai-je pu découvrir en étudiant le processus de production (et non plus seulement le produit) que le travail du texte était totalement lié à un travail sur la langue.

Car du texte « ordinaire » au « texte artistique », il n'y a pas

rupture, mais glissement progressif dans le rapport à la langue.

C'est ce qui permet de placer la réécriture au centre des activités de production textuelle.

Barthes l'avait compris qui affirmait :

« Il prévaut actuellement dans certains pays encore embarrassés par l'ancienne langue coloniale (le français) l'idée *réactionnaire* que l'on peut séparer la langue de la "littérature", enseigner l'une (comme langue étrangère) et refuser l'autre (réputée "bourgeoise") malheureusement, il n'y a pas de seuil à la langue, on ne peut arrêter la langue(...)

La littérature n'est jamais que l'approfondissement, l'extension de la langue¹⁰. »

Cette « extension de la langue », je l'ai nommée « l'outre-langue ».

A partir d'une opération que j'ai baptisée « l'ellipse cataphorique textuelle », je vais tenter de mettre en évidence le mécanisme du passage de la langue à l'outre-langue.

II. L'OUTRE-LANGUE : L'EXEMPLE DE L'ELLIPSE CATAPHORIQUE TEXTUELLE

A. L'ellipse

Au sens habituel du terme, l'ellipse désigne « un vide dans l'expression, une omission ».

Liées à la suppression, la lacune, le sous-entendu, le non-dit, la présupposition, la sous-détermination, qu'elles soient syntaxiques ou sémantiques, les ellipses se subdivisent en

¹⁰ BARTHES Roland, *Le bruissement de la langue (Essais critiques IV)*, Seuil, Paris, 1984, page 88.

- celles dont on ne s'aperçoit pas (le remplacement de l'élément absent va de soi). C'est le cas dès que l'on utilise le langage.

Bakhtine le souligne :

« il n'existe pas d'énoncé – qu'il soit de nature scientifique, philosophique ou littéraire – qui puisse se passer d'une certaine part de sous-entendu (...) »

Sans le lien que la situation crée entre les locuteurs, sans une approche de l'évènement qui leur soit commune, et sans une position déterminée pour chacun vis-à-vis de celui-ci, les mots prononcés par l'un seraient, pour l'autre, inintelligibles, dénués de sens, dérisoires. C'est seulement parce qu'il existe quelque chose de "sous-entendu" que la communication et l'interaction verbale sont rendues possibles¹¹. »

- celles dont on s'aperçoit : les véritables ellipses selon certains.

Ainsi pour Dorota Sliwa

« La véritable ellipse se réalise quand l'auditeur ou le lecteur doivent chercher dans le contexte ou la situation les éléments qui manquent et sans lesquelles le message serait incompréhensible¹². »

Parmi ces dernières, il y a celles qui semblent non prévues par le scripteur et, inversement, celles qui semblent voulues. Mais on peut se tromper sur les intentions de l'auteur. Là s'offrent toutes les possibilités de jeu avec le lecteur pour un écrivain. Ainsi le remarque Oswald Ducrot :

« Souvent la démarche discursive qui met au jour la signification implicite *semble n'avoir pas été prévue* par le locuteur, et relever plus d'une réflexion critique que d'un déchiffrement. On ne peut plus alors imputer au locuteur l'intention consciente d'exprimer cette signification ; quelquefois même, on lui en refusera la connaissance consciente, et on considèrera la découverte de l'implicite comme révélant la profondeur

¹¹ TODOROV T, *Mikhaïl Bakhtine , le principe dialogique* , Seuil, 1981, p.303.

¹² SLIWA Dorota , H.E.L., 1983, p.100.

du message inconnue du locuteur¹³. »

En général, les ellipses qui semblent non prévues sont ressenties comme un défaut dans le discours, un manquement aux règles conversationnelles qu'il faut corriger. La cohérence textuelle est agressée. La sous-détermination s'avère, en ce cas, une détérioration de la textualité dénotative.

Mais, nous allons le voir, dans un texte à orientation « littéraire », telle ellipse ressentie comme un défaut dans un texte informatif peut servir à construire une textualité de deuxième degré.

On retiendra cependant déjà que l'ellipse est toujours liée à la coopérativité du lecteur et qu'elle ne se détache que par rapport à une connaissance de l'usage ordinaire de la langue.

B. L'ellipse cataphorique

Un jour, en atelier d'écriture, à partir d'une consigne de travail (écrire un texte à partir de « jaune » et de « zéro »), j'obtins le texte suivant :

Allongé sous la lumière du soleil, bercé par le Zéphyr, bronzé et nu, Zeus lisait *L'Amant*, lorsqu'Eros, tel la foudre, le frappa.

Zeus, jaloux, pensa aussitôt que Jason, perle de ses pensées, était à Rome. Son épi de blé adoré ne risquait-il pas d'être emporté au Zénith par un inconnu trop zélé ? Quel péril !

Zeus, la tête pleine de colère, colla son oeil à la serrure du ciel et scruta l'infini. Il vit les nuits et les jours sur la terre, traversa la Chine, le Japon et parvint enfin à Rome. C'était l'automne.

Jason buvait l'eau d'une jarre et n'avait jamais quitté

¹³ DUCROT Oswald, *Dire et ne pas dire*, Hermann, Paris, 1972, 2ème édition corrigée et augmentée, janvier 1980, p.13.

l'anneau d'or de la fidélité.

Comme d'habitude, nous l'avons lu au rétroprojecteur, en cherchant comment « jaune » et « zéro » avaient été utilisés au service des relations textuelles (tant pour leur signifiant que pour leur signifié). Puis, comme toujours, nous avons cherché des règles utilisées par le scripteur en plus des règles imposées. Quelqu'un dit alors combien il lui paraissait intéressant de ne pas connaître le sexe de Jason. La scriptrice, fort étonnée, s'exclama que, bien sûr, Jason était une femme. Il fallut lui expliquer que rien dans le texte ne permettait de le savoir et que nos connaissances mythologiques nous portaient plutôt à croire que Jason était un homme. Il manquait une marque contextuelle pour sortir de l'ambiguïté.

Mais précisément, cette ambiguïté plaisait aux participants de l'atelier et il leur semblait que cela apportait quelque chose à la textualité. Ce fut le point de départ d'une réflexion sur le potentiel « textuel » de ce que je nomme l'ellipse cataphorique.

C'est à Michel Maillard que l'on doit la théorie du fonctionnement des ana-cataphores :

« Le fonctionnement des ana-cataphores relève de ce grand principe narratif que Roland Barthes a appelé d'un non pittoresque, le marcottage, par allusion au mode de reproduction des fraisiers. Les cataphores qui ouvrent le récit sont destinées à "marcoter" – sur-le-champ, dix pages plus loin ou même dans un chapitre lointain. Il y a là une attente que les récits "lisibles" se doivent de satisfaire.

Il semble qu'un récit doive nécessairement commencer par des cataphores (...) qui parle ? A qui s'adresse le locuteur ? (...) Nous le saurons ultérieurement (...) Pour le moment, le sens reste "en suspens". A la première interrogation concernant le "je" du locuteur, nous pouvons apporter deux réponses complémentaires. Tout d'abord, du point de vue

linguistique, "je" ne saurait être un véritable cataphorique puisque c'est un pseudo pronom, un faux substitut. (...) Une telle référence n'est pas contextuelle mais situationnelle (...) en revanche, pour le lecteur, qui, lui, est "hors situation" la même référence est cataphorique ou, plus généralement, contextuelle.

Le "je" du locuteur et le "vous" allocutif, signes linguistiques vides au départ et définissables uniquement par tautologie vont se remplir peu à peu de substance narrative au cours du récit. En ce sens, on peut dire qu'ils fonctionnent comme des cataphoriques même si linguistiquement, ils ne se prêtent à aucune commutation stricte¹⁴. »

Que se passerait-il s'il manquait l'information cataphorique ? Si par exemple, durant tout un roman, un lecteur ne trouvait aucun indice lui permettant de déterminer le sexe de celui qui dit « je » au début ?

Je viens d'écrire un tel roman. Il s'intitule *La bibliothèque de Blanche*. Marquée sans doute inconsciemment par la lecture (il y a plusieurs années) d'un roman intitulé *Rachel*¹⁵ où l'on attend 25 pages pour avoir quelques informations sur le sexe de « je » et de « nous », j'ai eu envie d'appliquer cette contrainte sur toute l'étendue d'un roman.

Ce texte qui ne présente aucune incorrection de langue, ne correspond pas pour autant à un usage ordinaire de la langue. Affectant au syntagme un paradigme de signifiés, il travaille la dimension poétique du langage qui selon Jakobson repose sur l'intrusion du paradigme dans le syntagme. Partant d'un déséquilibre présent dans le système de la langue (à la différence des pronoms de la troisième personne, ceux des premières et

¹⁴ MAILLARD Michel, « Anaphores et cataphores », in *COMMUNICATIONS*, 1972, numéro 19, Seuil, Paris, p.102.

¹⁵ MERLIN Hélène, *Rachel*, Minuit, 1981.

deuxièmes personnes ne portent pas la marque du genre), il l'accentue, par rétroaction positive, alors que l'usage ordinaire compense cette lacune par cataphore, mettant ainsi en jeu des opérations de rétroaction négative. Ainsi, comprend-on comment, par rétroaction sur le système de la langue, on arrive au texte conçu comme pratique de l'outre-langue, sans qu'il existe de rupture entre les compétences linguistiques, mondaines et textuelles.

C. L'ellipse cataphorique textuelle

Par cet exemple, on s'aperçoit que l'ellipse ne devient textuelle que parce qu'elle est étroitement reliée à l'ambiguïté, corollaire de la dimension poétique du langage signalé par Jakobson.

En ce cas, elle appartient à une variété d'ellipses : les ellipses à reformulation polysémique.

En effet, lorsqu'il y a ellipse, le lecteur est obligé de reformuler ce qu'il lit mais la forme restituée n'est pas toujours unique : c'est le problème des ambiguïtés. On parle alors d'ellipse à reformulation polysémique.

Deux cas peuvent se présenter :

- le rapport entre les diverses significations est de complémentarité (coexistence des versions) : apparaissent les phénomènes de connotation qui accroissent la « textualité ».

- le rapport entre les diverses significations est d'exclusion (contradiction des versions) : l'ellipse cataphorique est alors un mécanisme antitextuel qui gêne la cohérence dénotative. Cependant elle est mise au service d'une textualité supérieure qui surgit du paradigme paradoxal inscrit alors dans le syntagme.

On le voit à partir de celle que nous avons étudiée, elle est un mécanisme de textualité qui fait jouer le passage à l'outre-langue avec la coopérativité lectorale. On pourrait parler à son propos d'un catalyseur de « textualité ».

Il resterait à dire quelques mots de la relecture que peut faire le scripteur qui vient d'écrire un tel texte. Il est certes handicapé par ce qu'il sait. Mais, et je l'ai éprouvé, il s'établit en lui comme un vacillement de l'identité bien propre à permettre l'activation du jeu de l'autre en lui.

On le comprend, cette antitextualité de niveau supérieur issue de l'ellipse cataphorique dépasse largement le cadre des exemples donnés. Elle joue chaque fois que des informations « suspendues » ouvrent un éventail de possibles. C'est la base du « suspens » : tout en étant une structure narrative ce dernier est, on le découvre, lié à la constitution du poétique.

C'est ainsi que l'on peut mieux cerner les enjeux de l'ellipse, l'une des figures les plus polysémiques du baroque dont Benito Pelegrin à qui je laisserai, en toute polyphonie, le mot de la fin, parle en ces termes :

« L'habileté consiste à "laisser autrui sur sa faim", car, "si l'on doit agacer, conseille Gracian, que ce soit avant par l'impatience d'un désir, plutôt qu'après par la lassitude de la jouissance"¹⁶. »

III. DU LINGUISTE A L'ECRIVAIN

On rejoint tout à fait les positions de Dominique Maingueneau :

« Le "Hasard" de la langue fait que dans le domaine de la détermination nominale certaines combinaisons sont exclues, certaines "cases" vides : le pluriel avec un substantif non-comptable, l'antéposition d'un adjectif classifiant, le singulier avec des noms à référent intrinsèquement pluriel, etc. Ces positions inoccupées sont investies, au prix de recatégorisations sémantiques propices, au discours littéraire. On ne peut donc pas

¹⁶ PELEGRIN Benito , in Colloque de Cerisy, « Le Baroque », p.295.

parler ici de "langue littéraire" : il ne s'agit que de l'utilisation de certaines cases laissées vacantes par la structure grammaticale¹⁷. »

Il n'y a pas création d'une nouvelle langue mais exploitation des virtualités de la langue utilisée. Tantôt on en rajoutera sans qu'il y ait agrammaticalité (rétroaction positive), on poussera la langue dans toutes ses conséquences : c'est ce qui a été fait avec l'ellipse cataphorique du genre du pronom « Je ». Tantôt on corrigera un déséquilibre de la langue (rétroaction négative) qui produira certes un texte agrammatical par rapport à la langue, mais dont la grammaticalité textuelle sera précisément fondée sur l'exploitation systématique de l'agrammaticalité de premier niveau. Ainsi par exemple, ayant noté que la langue française privilégiait honteusement l'accord avec le masculin, j'ai eu envie d'écrire le texte suivant :

Égalités

« Dominique et Dominique s'étaient aimés puis mariées avec la ferme volonté de former un couple où le pouvoir et l'autorité seraient exercés et prises alternativement par chacun et chacune. Bientôt on avait marmonné dans le ménage qu'on en avait marre des marmots, des phallos, des métros tout comme des marmites, des favorites, des mérites. Ils s'étaient disputés puis elles s'étaient séparés avec l'amour et la haine que seules un bref rupture et une longue divorce peuvent produire. Ils avaient dû reconnaître que les traditions étaient plus fortes qu'eux. Une dernière fois elle l'avait embrassé en l'appelant "ma chérie" tandis qu'il la traitait d'"idiot féministe".

Si la justice régnait dans le coeur des êtres, si l'égalité et l'équité leur étaient plus chères que égoïsme,

¹⁷ MAINGUENEAU Dominique, *Eléments de linguistique pour le texte littéraire*, Bordas, Paris, 1986., p.127.

l'autorité, la domination, rien ne pourrait maintenir la grammaire conventionnelle de leurs rapports¹⁸. »

Est-ce à dire que l'écrivain est un linguiste ?

¹⁸ ORIOL-BOYER Claude, Extrait de *Petites mains*, recueil inédit.

A. L'écrivain est un linguiste

C'est la position de Marina Yaguello :

« Les travaux de l'Oulipo (animé par Queneau, Perec, Le Lionnais, etc.) constituent une réflexion linguistique authentique, dans laquelle la théorie se cache derrière le jeu. Les oulipistes sont sans doute des linguistes plus vrais que les vrais car la langue n'est pas pour eux un simple objet d'analyse abstrait¹⁹. »

« La grande poète et romancière américaine Gertrude Stein, qui a passé sa vie à remodeler, à rompre, à restructurer le langage, avait très bien perçu cette hiérarchie, d'où elle tirait des effets absolument contraires au sens commun. Elle haïssait par-dessus tout les substantifs et les adjectifs, avait un peu plus d'indulgence pour les verbes et les adverbes, appréciait énormément les articles et conjonctions et avait une passion pour les prépositions. En effet, Gertrude Stein abhorait tout ce qui est trop directement référentiel : d'où l'impossibilité pour elle de tirer un effet poétique des noms "qui malheureusement si complètement malheureusement sont le nom de quelque chose" et des adjectifs qui servent à qualifier ces choses. Tandis que les mots outils sont des mots qui travaillent, qui agissent, qui ne se contentent pas bêtement de nommer. Telle était Gertrude Stein, fascinante dans sa folie²⁰. »

Mais alors le linguiste est un écrivain.

B. Le linguiste est un écrivain

Catherine Kerbrat-Orecchioni le suggère :

« (...) les procédés connotatifs ne sont pas les seuls

¹⁹ YAGUELLO Marina, *Alice au pays du langage (Pour comprendre la linguistique)*, Seuil, Paris, 1981, p.14

²⁰ YAGUELLO Marina, *Alice au pays du langage (Pour comprendre la linguistique)*, Seuil, Paris, 1981, p.116-117.

à introduire cette distance entre le niveau verbal, et celui de l'objet verbalisé. Les procédés métalinguistiques, tels que les manipule par exemple Beckett, contribuent aussi à discréditer partiellement l'énoncé qu'ils commentent, et à relativiser la vérité du dire. Or, l'attitude métalinguistique par excellence c'est celle du linguiste, qui dit explicitement ce que la poésie suggère : que parler c'est instituer une *différence*, entre le signifiant et, via le signifié, le référent. C'est aux linguistes que l'on doit d'avoir montré clairement que le langage était doublement arbitraire, et les codes de représentation conventionnels. S'il est vrai que le travail poétique consiste à "décoaguler" le sens, et à décoller le signe de son corrélat référentiel, alors *le linguiste apparaît comme une sorte de super-poète*²¹. »

Barthes avait déjà signalé que ce perpétuel retour sur le langage poussait le poéticien à « abolir la distance hiérarchique entre le "créateur" et le "glossateur" »²².

On perçoit la parenté. Mais on se demande néanmoins ce qui les différencie ?

Pourquoi l'écrivain n'est-il pas linguiste et inversement pourquoi les linguistes ne sont-ils pas tous des écrivains ?

C. Différence entre le linguiste et l'écrivain

Hagège écrit que « l'écriture est une analyse linguistique à des degrés divers de conscience. »²³

²¹ KERBRAT-ORECCHIONI C., *La connotation*, Presses universitaires de Lyon, Lyon, 1977, page 206-207. C'est moi qui souligne.

²² BARTHES R., *Le bruissement de la langue*, Seuil, Paris, 1984, p.202.

²³ HAGEGE Claude, *L'homme de paroles (Contribution linguistique aux sciences humaines)*, Fayard, Paris, 1985, p.78.

C'est en effet sur le degré de conscience des uns et des autres que porte la différence.

Dans les deux cas, il y a activité métalinguistique mais chez le linguiste cette activité est obligatoirement consciente tandis que chez l'écrivain elle peut demeurer totalement inconsciente. Pour le linguiste, le texte est le point de départ d'une activité consciente, pour l'écrivain le texte est le point d'aboutissement d'une activité toujours pour une part inconsciente.

Se faire linguiste serait pour l'écrivain accepter de faire consciemment retour sur son propre texte. Ainsi inscrirait-il le métatextuel en sa pensée, comme un instrument de progrès et de réécriture.

Devenir écrivain serait d'abord pour le linguiste accepter de faire retour consciemment sur son propre texte théorique. Ainsi inscrirait-il dans son texte de l'endométatextuel qui aurait prise sur le lieu où il s'inscrit.

D. La coopération des pratiques et des praticiens

On le conçoit le linguiste et l'écrivain ont mutuellement beaucoup à s'apprendre. Tant que les uns et les autres n'auront pas une double compétence, ils auront intérêt à coopérer étroitement.

On l'a peut-être déjà compris, quand le linguiste s'intéresse à la littérature, c'est lui qui mérite le nom de « spécialiste » de ce domaine.

Jakobson a depuis longtemps suggéré l'interaction du linguistique et du littéraire :

« Si le poète Ransom a raison – et il a raison – de soutenir que "la poésie est une sorte de langage", le linguiste, dont l'objet d'étude embrasse toutes les formes de langage, peut et doit inclure la poésie dans ses recherches. (...) En vérité, comme le disait

Hollander, "il semble n'y avoir aucune raison valable pour séparer les questions de littérature des questions linguistiques en général". S'il est encore des critiques pour douter de la compétence de la linguistique en matière de poésie, je pense à part moi qu'ils ont dû prendre l'incompétence poétique de quelques linguistes bornés pour une incapacité fondamentale de la science linguistique elle-même. Chacun de nous ici, cependant, a définitivement compris qu'un linguiste sourd à la fonction poétique comme un spécialiste de la littérature indifférent aux problèmes et ignorant des méthodes linguistiques sont d'ores et déjà, l'un et l'autre, de flagrants anachronismes²⁴. »

Comme le souligne Dominique Maingueneau, il n'a cependant pas été entendu :

« Depuis un quart de siècle les relations entre la linguistique et l'analyse de la littérature sont loin d'être claires. Il fut un temps où certains littéraires considéraient la linguistique comme une "science-pilote", tandis que d'autres l'accusaient d'avoir des visées impérialistes. Pourtant, quand on envisage avec quelque recul les produits de cet "impérialisme" en matière de critique littéraire, force est de constater que les emprunts faits à la linguistique ont été, dans l'ensemble, d'une extrême pauvreté²⁵. »

Ce que je dis aujourd'hui c'est qu'il faut aller plus loin que la coopération du linguiste et du poéticien et instaurer celle du linguiste (poéticien), de l'écrivain et du didacticien. Que ces trois personnes soient séparées où réunies à l'intérieur d'une seule qui jouerait tour à tour tous les rôles, la coopération sera fructueuse.

Cette comparaison du linguiste avec de l'écrivain a fait surgir

²⁴ JAKOBSON R., *Essais I*, Minit, Paris, 1963, p.248.

²⁵ MAINGUENEAU Dominique, *Éléments de linguistique pour le texte littéraire*, Bordas, Paris, 1986., p.VII.

que l'on n'écrivait pas sans exercer des activités métalinguistiques. Nous avons étudié le métalangage et sa version discursive, le métatextuel. Nous avons omis d'analyser les activités « méta » dont ils dépendent. Ce sont pourtant d'elles, on va le voir, que part le didacticien.

IV. LES ACTIVITÉS MÉTA

D'après ce qui précède, il est certain que les activités métalinguistiques ne sont pas toutes conscientes.

Lorsqu'il s'agit d'activités mentales inconscientes, peut-on encore parler d'activités *métalinguistiques* ? J.E. Gombert apporte la réponse :

« Avec Culioli (1968), nous préférons utiliser pour désigner ces activités "métalinguistiques non conscientes" le terme d'*épilinguistique*, en posant que le caractère réfléchi est, par définition, inhérent au métalinguistique. C'est à cette seule condition que ce concept peut être de quelque utilité²⁶. »

A. Epilinguistique/Métalinguistique

Claudine Fabre remarque la parenté entre les deux préfixes :

« Rappelons que ces préfixes sont en grec ancien susceptibles d'être de sens voisins, EPI signifiant "sur", MÉTA indiquant : 1) "le changement", 2) "la participation" : "au milieu de ", "avec", "parmi"²⁷. »

²⁶ GOMBERT Jean-Emile, « Le développement des activités métalinguistiques chez l'enfant : le point de la recherche », in ETUDES DE LINGUISTIQUE APPLIQUEE&, avril-juin 1986, numéro 62, Didier érudition, Paris, p.6.

²⁷ FABRE C., *Les activités métalinguistiques dans les écrits scolaires*, Thèse d'Etat dactylographiée, Paris - Sorbonne, 1987, p.27.

« Dans les études sur l'acquisition du langage, les chercheurs qui opposent *métalinguistique* et *épilinguistique*, les distinguent, entre autres, par leur chronologie relativement à l'énonciation de l'énoncé objet. Les activités épilinguistiques sont généralement supposées *concomitantes* de l'énonciation-support, tandis que les métalinguistiques sont situées dans l'après-coup de cette énonciation. En effet, puisque le caractère conscient s'observe par un discours, et que toute production langagière se déroule dans *le temps*, les réflexions synchronisées avec le discours qui les motive ne peuvent avoir d'autre statut qu'épilinguistique ; par exemple s'il y a double discours, dont l'un intérieur, c'est seulement le discours véhiculaire, articulé phoniquement, qui se donne à entendre²⁸. »

En fait, les activités épilinguistiques sont la chose du monde la mieux partagée car à tout moment celui qui use du langage (écrit ou oral) est obligé d'y avoir recours.

Ce paradoxe conduit Claudine Fabre à s'interroger :

« La partition du préconscient et du conscient, d'une part, du paraverbal, du verbal non explicatif et de l'explicatif d'autre part, est-elle toujours bien pertinente²⁹ ? »

Inversement, face à cette position souple, C. Fuchs met en évidence un cas exemplaire où le passage de l'épi- au méta- modifie la manière même de penser. Interrogés sur une opération de paraphrase qu'ils viennent d'effectuer spontanément, les sujets prennent brusquement conscience des différences de sens et

²⁸ FABRE C., *Les activités métalinguistiques dans les écrits scolaires*, Thèse d'Etat dactylographiée, Paris - Sorbonne, 1987, p.33.

²⁹ FABRE C., *Les activités métalinguistiques dans les écrits scolaires*, Thèse d'Etat dactylographiée, Paris - Sorbonne, 1987, p.81.

perdent toute confiance dans la justesse d'une paraphrase qui, d'abord, leur avait paru sans problème :

« C'est précisément au niveau du préconscient qu'une lecture à visée transparente est envisageable ; si au contraire, l'on se place au niveau *conscient*, une telle lecture devient impossible, car les différences sémantiques ne peuvent plus être gommées au profit des seules ressemblances. Nous rejoignons ici le point de vue des classiques, qui associaient *la lecture transparente à la "conscience simple" (conçue comme "réflexion virtuelle") et la lecture non-transparente à la "conscience réflexive"* ³⁰ (...) Ceci contribue à éclairer le paradoxe que nous avons évoqué (...) selon lequel, dès lors que l'attention du sujet est explicitement attirée sur l'activité métalinguistique de comparaison des séquences, celui-ci se fait analyste, linguiste, et relève les différences (...), alors que pourtant il arrive aux sujets de traiter les mêmes séquences comme identiques, dans leur rapport spontané au langage³¹. »

Jakobson avait lui aussi été sensible au décalage entre les deux types d'activités :

« La question reste ouverte de savoir si dans certains cas des phénomènes de latence verbale intuitive ne précèdent pas et ne sont pas sous-jacents même à une telle connaissance consciente. La prise de conscience de la structure peut très bien surgir chez l'auteur après coup, ou ne jamais surgir du tout³². »

Cette remarque qui donne à l'épilinguistique un statut de savoir métalinguistique préconscient permet de comprendre pourquoi un écrivain peut écrire des textes en avance sur sa compétence

³⁰ C'est moi qui souligne.

³¹ FUCHS Catherine, *La paraphrase*, P.U.F., Paris, 1982, p.169.

³² JAKOBSON R., *Huit questions de poétique*, Seuil, 1977, p.110.

métalinguistique explicite.

Un écrivain serait un linguiste qui s'ignore et inversement, un linguiste serait un écrivain en puissance.

M. Yaguello le confirme :

« Une bonne partie de l'activité métalinguistique est inconsciente. Elle sous-tend toute l'activité langagière. Consciente au cours de l'apprentissage d'une langue étrangère ou de l'exploration systématique de la langue maternelle dans le cadre scolaire, elle est évidemment inconsciente chez l'enfant qui apprend sa langue maternelle ou chez tout locuteur chaque fois qu'il est amené à faire des "choix de parole" : choix stylistiques, choix du mot juste, jeux de mots, pratique des mots croisés ou des charades ou de tout autre jeu mettant en oeuvre une analyse du sens ou de la fonction des mots³³. »

B. Préconscient, conscient, et apprentissage

On le conçoit, il n'y a pas de rupture radicale entre l'épi- et le méta- linguistique et l'on passe par degrés de l'un à l'autre. Comme le dit J.E. Gombert :

« Ce débat repose en partie sur un problème de terminologie. (...) Ceci nous conduit à différencier :

- Les *activités épilinguistiques* qui d'après Culioli accompagnent nécessairement toute activité langagière et qui apparaissent donc en même temps que le langage.

- Les *comportements langagiers à caractère épilinguistique*, comportements qui s'apparentent aux comportements métalinguistiques sans que leur caractère réfléchi puisse être établi.

- Les *activités métalinguistiques* non observables

³³ YAGUELLO Marina, *Alice au pays du langage (Pour comprendre la linguistique)*, Seuil, Paris, 1981, p.29.

mais inférables à partir des...

- *Comportements langagiers à caractère métalinguistique* dont le caractère réfléchi ne peut être mis en doute.

Cette classification et l'usage de cette terminologie nous semblent pouvoir être clarifiants et offrent l'avantage de ne pas être rigides. Il suffit en effet que l'on établisse que telle conduite que l'on croyait jusqu'alors être de nature épilinguistique est réfléchie par l'enfant, pour qu'elle prenne ipso facto le statut de métalinguistique. Le développement des activités de manipulation du langage va donc de l'épilinguistique au métalinguistique, ce dernier fonctionnement n'étant pas jusqu'alors attesté avant l'âge de 5 ou 6 ans³⁴. »

Ce glissement progressif vers la prise de conscience puis vers son explicitation et son inscription en discours métalinguistique (puis métadiscursif) est la démarche même de l'apprentissage du langage. Vygotsky l'avait compris :

« La relation entre le mot et la pensée est un processus vivant ; la pensée naît par l'intermédiaire des mots. Un mot dépourvu de pensée est une chose morte et une pensée qui ne se concrétise pas en mots reste une ombre. Le lien qui les unit n'est pourtant ni préformé ni constant. Il émerge dans le cours du développement et connaît lui-même une évolution³⁵. »

« Ce que l'enfant est capable de réaliser avec l'aide de l'adulte délimite sa zone proximale de développement. Avec cette méthode nous pouvons tenir compte non seulement du processus de développement déjà réalisé et des processus de

³⁴ GOMBERT Jean-Emile, « Le développement des activités métalinguistiques chez l'enfant : le point de la recherche », in *ETUDES DE LINGUISTIQUE APPLIQUEE*, avril-juin 1986, numéro 62, Didier érudition, Paris, p. 23.

³⁵ *Vygotsky aujourd'hui*, dir. par B. SCHNEUWLY et J.P. BRONCKART, Delachaux et Niestlé, Neuchâtel/Paris, 1985, p.93.

maturation qui ont déjà eu lieu, mais aussi de ceux qui sont en train de se développer et de mûrir.

Ce que l'enfant est en mesure de faire aujourd'hui à l'aide des adultes, il pourra l'accomplir seul demain. La zone proximale de développement nous aide ainsi à connaître les pas futurs de l'enfant et la dynamique de son développement en prenant en considération non seulement les résultats déjà obtenus, mais aussi ceux en voie d'acquisition. L'état de développement mental de l'enfant peut ainsi être déterminé sur la base d'au moins deux facteurs : celui du développement actuel et celui de la zone proximale de développement.

En elle-même, cette question peut paraître peu significative. En réalité, elle est d'une importance fondamentale et provoque un changement décisif dans toutes les théories qui traitent du rapport entre développement et apprentissage à l'âge scolaire³⁶. »

Tous les linguistes sont d'accord :

Jakobson :

« Le recours au métalangage est une nécessité à la fois pour l'acquisition du langage et pour son fonctionnement normal (...) (et) l'interprétation d'un signe linguistique au moyen d'autres signes de la même langue, homogènes sous certains rapports, est une opération métalinguistique qui joue un rôle essentiel dans l'apprentissage du langage par l'enfant³⁷. »

C. Fuchs insiste :

« Jakobson a sans doute été l'un des premiers linguistes à souligner l'importance de l'activité métalinguistique pour une théorie linguistique, et à insister sur la nécessité de l'étudier pour elle-même, au

³⁶ *Vygotsky aujourd'hui*, dir. par B. SCHNEUWLY et J.P. BRONCKART, Delachaux et Niestlé, Neuchâtel/Paris, 1985, p.108.

³⁷ JAKOBSON R., *Deux aspects du langage*, 1956 ; repris dans *Essais*, Minuit, 1963, p.54.

même titre que les autres "fonctions" du langage : sur les onze articles réunis dans les *Essais*, six lui consacrent des développements théoriques.(...) On connaît également son analyse du "message renvoyant au code" (le mode autonome du discours) (cf. *Shifters*, 1957, in *Essais*, p.177-178) : "Toute interprétation ayant pour objet l'élucidation des mots et des phrases - qu'elle soit intralinguale (circonlocutions, synonymes) ou interlinguale (traduction) - est un message renvoyant au code. Ce genre d'hypostase - comme le pointe Bloomfield - "est étroitement lié à la citation, à la répétition du discours" et joue un rôle vital dans l'acquisition et l'usage du langage"³⁸. »

Bernard Schneuwly, psychologue cognitiviste, accepte l'importance didactique de l'épilinguistique.

« Apprendre le langage écrit, et notamment apprendre à écrire des types de texte informatifs et argumentatifs, implique aussi apprendre à prendre sa propre activité langagière et son produit comme objet ; cela signifie contrôler d'une manière ou d'une autre son activité langagière (...) C'est dans ce sens qu'on peut affirmer que les possibilités auto-réflexives du langage sont des médiateurs puissants du comportement langagier pour l'acquisition de l'écrit³⁹. »

Les disciples de Vygotsky ont perçu l'intérêt des activités métadiscursives mais ils n'en ont pas pour autant conçu de l'intérêt pour le texte littéraire.

Pourtant le didacticien devrait être tout particulièrement attentif à l'écriture de textes poétiques qui, plus que tout autre, requiert des

³⁸ FUCHS Catherine, *La paraphrase*, P.U.F., Paris, 1982, p.98.

³⁹ SCHNEUWLY Bernard, « La construction sociale du langage écrit chez l'enfant », in *Vogotsky aujourd'hui*, dir. par B. SCHNEUWLY et J.P. BRONCKART, Delachaux et Niestlé, Neuchâtel/Paris, 1985, p.200.

activités métalinguistiques et accroît ainsi la compétence langagière.

C. Le langage intérieur et la polyphonie

Certaines manifestations épilinguistiques correspondraient en fait assez bien à ce langage intérieur dont traitent les psychologues cognitivistes.

« Le langage intérieur n'est pas le versant intérieur du langage extérieur – il constitue à lui seul une fonction. Il demeure toujours un langage, c'est-à-dire une pensée liée à des mots, mais, alors que dans le langage extérieur, la pensée se concrétise en mots, dans le langage intérieur, les mots meurent en accouchant de la pensée⁴⁰. »

Plus qu'une réflexion sur la polysémie, c'est vers la polyphonie du scripteur que conduit une étude de ces activités épi- ou métalinguistiques. Régine Legrand-Gelber a raison de faire le lien avec le dialogisme :

« Le métalangage dans sa nature même est indissociable du dialogique. S'expliquer sur son propre discours, le reformuler pour l'éclairer n'a de sens que s'il s'agit de le rendre plus accessible à un destinataire. Utiliser du métalangage, c'est déjà se situer dans l'interaction.(...) »

Je dirais donc que *la problématique du dialogue et celle du métalangage se recoupent fortement*, le métalangier se justifiant par le dialogique et le dialogique appelant le métalangagier (...) ⁴¹. »

⁴⁰ Vygotsky *aujourd'hui*, dir. par B. SCHNEUWLY et J.P. BRONCKART, Delachaux et Niestlé, Neuchâtel/Paris, 1985, p.88.

⁴¹ LEGRAND-GELBER Régine, « Gestion du dit et du dire dans des cas d'interlocution entre enfants de 10-11 ans », in *ETUDES DE LINGUISTIQUE APPLIQUEE*, avril-juin 1986, numéro 62, Didier éducation, Paris, p.80-81.

A l'écrit, comme on l'a vu ⁴², c'est quand le scripteur devient lecteur de son texte qu'il exerce les activités épi- et métalinguistiques de type dialogique.

V. INDICES SCRIPTURAUX DES ACTIVITES EPI OU METADISCURSIVES

Les activités épi- ou méta- linguistiques ne s'inscrivent pas forcément au moyen du métalangage. Claudine Fabre fait justement remarquer :

« Le développement de la capacité à expliquer verbalement ne devrait pas être confondu avec la capacité de réfléchir sur la langue⁴³. »

⁴² cf. chapitre « L'Art de l'autre ».

⁴³ FABRE C., *Les activités métalinguistiques dans les écrits scolaires*, Thèse d'Etat dactylographiée, Paris - Sorbonne, 1987, p.80.

« Il existe dans l'écrit des activités métalinguistiques sans production de langage⁴⁴ » affirme Josette Rey-Debove.

Comme le montre Claudine Fabre, l'oral et l'écrit diffèrent sur ce point :

« On peut considérer que le caractère chronologiquement second des manifestations métalinguistiques par rapport à la production du discours objet est commun à l'oral et à l'écrit. (...)

Toutefois, la rature, seconde par rapport à l'énoncé-objet est intermédiaire : elle disparaît de l'état final du texte communiqué à autrui. Tout au contraire, le métadiscours de l'oral se glisse dans le discours-support, il est communiqué et sert en principe la communication (sauf cas de saturation toujours possible !).

Par rapport au discours-objet, les manifestations métalinguistiques de l'oral et de l'écrit ont donc en commun d'être *secondes*. En revanche, *par rapport au discours final socialisé, elles diffèrent* : oralement, elles y sont incluses : dans l'écrit, elles sont effacées⁴⁵. »)

On fera une place à part aux avant-textes (autrement dit aux brouillons) car, en eux, subsistent, pour qui veut bien les observer, les traces d'une intense activité méta (ou épi) linguistique. Je dis bien "ou épi-" car chacun sait combien certaines corrections sont automatisées et inconscientes dans le cours d'une écriture. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à observer l'étonnement des scripteurs lorsqu'on les convie à analyser leurs brouillons. Ils réalisent brusquement qu'ils savent exercer une activité métalinguistique à leur insu et qu'ils ont donc, en toute inconscience, une conscience

⁴⁴ REY-DEBOVE J., « Pour une lecture de la rature », in *La genèse du texte* ; les modèles linguistiques, C.N.R.S., Paris, 1982, p.111.

⁴⁵ FABRE C., *Les activités métalinguistiques dans les écrits scolaires*, Thèse d'Etat dactylographiée, Paris - Sorbonne, 1987, p.34.

linguistique !

A partir du texte final socialisé, on peut cependant percevoir à certains indices, l'existence de ces activités.

Une première catégorie d'indices est constituée par les éléments qui présupposent une *activité épilinguistique* soit de la part du scripteur soit de la part du lecteur. Ce qui ne signifie nullement une identité entre les deux. On peut même affirmer qu'à propos d'un même texte, il n'y aura jamais identité totale entre les activités épilinguistiques du scripteur et celles du lecteur. Pour n'en donner qu'un exemple, une ambiguïté non voulue par le scripteur peut déclencher une intense activité métascripturale chez le lecteur.

En réalité ces traces (ou départs) d'activités "méta" dont beaucoup demeurent inconscientes sont la conséquence du fait qu'il n'y a pas d'activités langagières qui ne réclament une compétence métalangagière. Elles ne sont que la preuve de la compétence épilinguistique que présuppose toute compétence linguistique.

Elles ne font pas usage des expressions du métalangage, il n'y a pas de "visée métalinguistique" qui préside à leur venue.

Les activités sont déduites par le linguiste à partir d'une observation consciente du discours. C'est dire qu'en dehors du linguiste (et du didacticien), elles demeurent en général transparentes pour le producteur et pour le récepteur du texte.

« (...) le langage le plus courant comporte un nombre important d'énoncés méta-linguistiques, qui atteste la nécessité pour l'homme de penser son langage au moment même où il parle : activité capitale que la Littérature ne fait que porter à son plus haut degré d'incandescence⁴⁶. »

⁴⁶ BARTHES Roland, *Le bruissement de la langue (Essais critiques IV)*, Seuil, Paris, 1984, p.488.

Ce fut un jour le projet de Philippe Hamon de débusquer dans un texte littéraire toutes les traces d'une activité métalinguistique. Il en arriva à la conclusion que cette recherche était peu pertinente par rapport au texte littéraire car elle rendait compte plus de l'activité langagière en général que d'un fonctionnement spécifique :

« ...le problème devient alors celui-ci : à trop étendre la notion d'appareil métalinguistique (toute cellule du texte mettant en relation d'équivalence deux unités disjointes, ou deux niveaux disjoints, du texte ou de deux textes différents) ne risque-t-on pas de diluer complètement le concept ? Toute figure, toute structure grammaticale anaphorique (vicariance, coréférence, pronominalisation, etc.) toute comparaison, toute métaphore, toute "correspondance" (Baudelaire), tout "symbole" (*sun-bolon* : conjonction de deux parties disjointes), devient alors une opération métalinguistique. A la limite, la tautologie (un sou est un sou, la France c'est la France) est-elle un appareil métalinguistique⁴⁷ ? »

Philippe Hamon avait en effet mis sur le même plan les manifestations d'une compétence épilinguistique (cohérence, anaphore etc.) qui ne nécessitent pas de changement de plan de langage lorsqu'elles s'inscrivent dans le texte et les occurrences repérables d'un métalangage à visée intentionnellement métadiscursive et opérant donc à l'intérieur même d'un discours sur un autre plan de langage.

C'est bien entendu ces occurrences du métadiscours de niveau 2, dans le discours de niveau 1, qui nous intéressent le plus, dans la mesure où les modalités de leur inscription dans un texte permettent d'éclairer un des aspects de l'interaction entre processus

⁴⁷ HAMON Philippe, « Texte littéraire et métalangage », in *POETIQUE*, septembre 1977, numéro 31, Seuil, Paris, p. 284.

de production et produit (le texte).

La deuxième catégorie d'indices est constituée par les *traces d'activités métalinguistiques antécédentes*, c'est-à-dire par la présence d'expressions ou de mécanismes scripturaux

- à visée expressément métalinguistique ou métadiscursive
- ou auxquels on attribue une telle visée (ou tout au moins l'objectif d'orienter l'attention sur un code discursif).

En ce cas l'activité métalinguistique n'est plus seulement antécédente (située dans le processus de production), elle devient constitutive de l'objet produit.

Ce qui est *spécifique de l'usage artistique du langage, c'est l'inscription, à l'intérieur de l'objet, du "retour sur l'objet" permis par l'écrit*, c'est la réunion en un même lieu textuel de *ce qui représente* et de *ce qui est représenté*.

Le métatextuel est indissociable de la polysémie (puisqu'à un même signifiant correspondent au moins deux signifiés l'un mondain, l'autre langagier) et de la *polyphonie* puisqu'il fait entendre la voix de l'autre, de celui qui lit.

Le métatextuel est donc aussi un lieu privilégié de coopération scripteur-lecteur : s'entraîner à le percevoir, c'est *s'approprier les mécanismes qui ont déjà permis et pourront encore permettre de (re)lire pour écrire*.

On le comprend, la *fonction métalinguistique* est donc un élément primordial de toute didactique de l'écriture.

Et c'est dans l'usage artistique du langage qu'elle se travaille le mieux car *elle est non seulement une activité de production mais aussi une caractéristique interne du produit*.

Cette intense réflexion sur le langage que provoque le « texte littéraire » est profondément liée aux mécanismes spécifiques de l'écrit. Goody en a l'intuition tout à fait à la fin de son livre :

« L'influence de l'écriture tant sur la forme que sur le contenu, est encore bien plus nette dans le domaine littéraire. Que le langage littéraire soit de bien des manières dominé par l'appel et par le recours effectif à l'examen visuel, il ne serait guère nécessaire d'en parler si cela n'était pas si souvent sous-estimé⁴⁸. »

Curieusement, c'est en effet sur des citations de poèmes et des remarques sur le « dialogue intérieur » permis par l'écriture que l'ouvrage de Goody s'achève... laissant la place pour d'autres développements.

Il est certain que ces analyses traversent d'un souffle nouveau les recherches sur l'écriture du texte. Elles montrent en particulier l'intérêt aussi bien que l'urgence d'une réflexion sur l'usage artistique de l'écrit.

Jakobson, à partir de ses travaux sur les fonctions du langage, avait déjà été amené à souhaiter l'articulation du linguiste et du littéraire, sans pour autant réussir à en théoriser les raisons et les modalités. A le lire, on perçoit des intuitions justes mais insuffisamment développées pour devenir opératoires en ce domaine. Lui aussi a été victime de la dominance du lectoral. Certes, il est allé sur le terrain littéraire (en témoignent ses analyses de poèmes français ou russes) mais en restant toujours du côté du lecteur et sans s'interroger en tant que scripteur.

On peut citer aussi Jean Peytard :

« On aimerait suggérer aux didacticiens qu'il convient de ne pas placer le texte littéraire à la fin ou au sommet, ou au hasard de la progression méthodologique, mais d'en faire, au début, dès l'origine

⁴⁸ GOODY Jack, *La raison graphique*, Minuit, Paris, 1979, pour la traduction française, 274 pages ; trad. de *The domestication of the savage mind*, Cambridge University Press, 1977/1979, p.258.

du "cours de langue", un document d'observation et d'analyse (...) Lire le texte littéraire, c'est chercher à percevoir les mouvements mêmes du Langage là où ils sont les plus forts⁴⁹. »

Je remplacerai quant à moi *Lire le texte...* par *Ecrire le texte...*

Mais, contrairement à ce que l'on pourrait croire, ce n'est pas négliger pour autant les écrits ordinaires. Car l'usage artistique du langage oblige à observer la langue en linguiste, puis à prendre conscience de son usage ordinaire et enfin à explorer, en l'actualisant, une variation entrevue mais demeurée jusqu'alors virtuelle.

⁴⁹ PEYTARD, « Sémiotique du texte littéraire et didactique du F.L.E », in *Etudes de linguistique appliquées*, Didier érudition, 1982, numéro 45.

Bibliographie du chapitre

- BARTHES Roland, *Le bruissement de la langue (Essais critiques IV)*, Seuil, Paris, 1984.
- DUCROT Oswald, *Dire et ne pas dire*, Hermann, Paris, 1972, 2^e édition corrigée et augmentée, janvier 1980.
- FABRE C., *Les activités métalinguistiques dans les écrits scolaires*, Thèse d'Etat dactylographiée, Paris - Sorbonne, 1987.
- FUCHS Catherine, *La paraphrase*, P.U.F., Paris, 1982, 184 pages.
- GOMBERT Jean-Emile, « Le développement des activités métalinguistiques chez l'enfant : le point de la recherche », in *ETUDES DE LINGUISTIQUE APPLIQUEE*, avril-juin 1986, numéro 62, Didier érudition, Paris.
- GOODY Jack, *La raison graphique*, Minuit, Paris, 1979, pour la traduction française, 274 pages ; trad. de *The domestication of the savage mind*, Cambridge University Press, 1977.
- HAGEGE Claude, *L'homme de paroles (Contribution linguistique aux sciences humaines)*, Fayard, Paris, 1985, 314 pages.
- HAMON Philippe, "Texte littéraire et métalangage", in *POETIQUE*, septembre 1977, numéro 31, Seuil, Paris, page 261 à 284.
- JAKOBSON R., *Deux aspects du langage*, 1956 ; repris dans *Essais*, Minuit, 1963.
- JAKOBSON R., *Huit questions de poétique*, Seuil, 1977, 188 pages.
- JAKOBSON R., *Essais de linguistique générale. T.I*, Paris, Minuit, 1963, 260 pages.
- KERBRAT-ORECCHIONI C., *La connotation*, Presses universitaires de Lyon, Lyon, 1977.
- KRISTEVA Julia, *Semeiotiké. Recherches pour une sémanalyse*. Coll. « Tel Quel », Paris, Seuil, 1969.
- LEGRAND-GELBER Régine, « Gestion du dit et du dire dans des cas d'interlocution entre enfants de 10-11 ans », in *ETUDES DE LINGUISTIQUE APPLIQUEE*, avril-juin 1986, numéro 62, Didier érudition, Paris, page 80 à 97.
- MAILLARD Michel, « Anaphores et cataphores », in *COMMUNICATIONS*, 1972, numéro 19, Seuil, Paris.
- MAINGUENEAU Dominique, *Eléments de linguistique pour le texte littéraire*, Bordas, Paris, 1986.
- MERLIN Hélène, *Rachel* Minuit.
- ORIOLE-BOYER Claude, Extrait de *Petites mains*, recueil inédit.
- PELEGRIN Benito, in Colloque de Cerisy, « Le Baroque », p.295.
- PEYTARD, « Sémiotique du texte littéraire et didactique du F.L.E », in *Etudes de linguistique appliquées*, Didier érudition, 1982, numéro 45.
- REY-DEBOVE Josette, « Notes sur une interprétation autonymique de la littérarité : le mode du "comme je dis" », in *LITTERATURE*, décembre 1971, numéro 4, Larousse, Paris, page 90 à 95.
- REY-DEBOVE Josette, *Le métalangage*, Le Robert, Paris, 1978, 318 pages.
- REY-DEBOVE J., « Pour une lecture de la rature », in *La genèse du texte ; les modèles linguistiques*, C.N.R.S., Paris, 1982.
- SCHNEUWLY Bernard, « La construction sociale du langage écrit chez l'enfant », in *Vogotsky aujourd'hui*, dir. par B. SCHNEUWLY et J.P. BRONCKART, Delachaux et Niestlé, Neuchâtel/Paris, 1985.
- SLIWA Dorota, H.E.L., 1983.
- TODOROV T., *Mikhaïl Bakhtine le principe dialogique*, Seuil, 1981.
- YAGUELLO Marina, *Alice au pays du langage (Pour comprendre la linguistique)*, Seuil, Paris, 1981, 207 pages.
- Vygotsky aujourd'hui*, dir. par B. SCHNEUWLY et J.P. BRONCKART, Delachaux et Niestlé, Neuchâtel/Paris, 1985.

